

nous eûmes à franchir des obstacles insurmontables à tout charretier autre qu'un Sud-Africain. Le trajet fut lent, long et pénible. Le froid était intense; bien que vêtus, nous en souffrions vivement, à plus forte raison les jeunes apprentis Cafres que nous ramenions nus; quatre d'entr'eux moururent ce jour-là, et cependant nous n'avions pas de neige, mais en revanche le vent du sud-est piquait vivement.

Le 21, nous passâmes encore une autre rivière, dans le lit de laquelle se voit une couche de charbon mise à nu; et comme j'en faisais l'observation à un compagnon, celui-ci m'apprit qu'il existait du cuivre non loin de la montagne traversée la veille. Mais je ne pus pas le constater.

Le 22, nous gagnâmes Klip-Rivier, où plusieurs Cafres reçurent la chambock¹. A cet effet, pour éviter les accidents graves, on leur prescrivit de se coucher à plat ventre sur la terre, de telle sorte qu'en assénant les coups, l'extrémité de la terrible cravache de 8 pieds ne devait toucher que le sol; sinon, en s'enroulant sur le corps, cette extrémité plus fine, ayant l'épaisseur du doigt et la souplesse d'une corde, pénétrerait profondément dans les chairs ou bien ouvrirait le ventre du patient, sans que l'exécuteur eût à frapper bien fort.

Chacun d'eux reçut sa douzaine, frétilant et se tordant

¹ Cravache de cuir d'hippopotame, longue de 3 mètres, destinée à châtier les bœufs de derrière.

comme une anguille dans la poêle, et chacun se releva, le front baigné de sueur, sans trop se plaindre de la force des coups. — Je vis par là que ces corps nus sont bien plus propres que les nôtres à endurer la souffrance, et qu'à douleur égale eux riraient encore que déjà nos dents se contracteraient.

Le 23, nous apprîmes que la rivière de Touguela, gonflée par les pluies, nous présenterait de grandes difficultés, d'autant plus qu'un cavalier venu de *Pieters-Mauritz-Burg* et porteur de dépêches avait failli s'y noyer avec sa monture. Cependant, comme le courant décroissait rapidement, nous pûmes la traverser le 24 au soir.

Le 25, par suite de communications avec des gens venus de la capitale, quelques pains vinrent nous réjouir par leur vue. Un morceau m'en fut donné à peu près à titre de curiosité; je ne perdis pas mon temps à trop le considérer, et quoique son volume fût très-mince, mon estomac ne put s'en arranger; je trouvais, malgré mes souvenirs, cette nourriture trop sèche, trop âpre et de digestion difficile. La viande était beaucoup plus convenable : aussi éprouvai-je, à mon grand étonnement, de fortes douleurs d'estomac qui me firent souffrir plus d'un jour entier.

Les 26, 27, 28 et 29, nous continuâmes à faire route vers *Pieters-Mauritz-Burg* sans circonstances dignes de remarque. Le 30, fatigué des lenteurs de mon compagnon, et prévoyant que je pourrais gagner à pied la capitale le

même jour, je quittai le wagon dès six heures et demie, après m'être simplement muni d'une tranche de mauvaise viande grillée. 6 lieues me séparaient de l'Om-Guinée, et de là 6 autres jusqu'à *Pieters-Mauritz-Burg*. Pour un malade qui ne supportait aucune nourriture, la traite était forte ; mais j'avais un tel désir de regagner un point où je pusse trouver ce que réclamait ma position, que je ne voulus tenir compte d'aucun avis, d'aucune remontrance.

A quelque distance, je fis rencontre de divers Cafres de Job qui portaient de la bière pour leur maître. Ce Job était un Cafre assez puissant ; devant lui, à la couleur près, je pouvais passer pour puissant également : n'appartenais-je pas à cette société de Sud-Africains qui dispose des couronnes ? Cette fois, la soif me poussant, j'eus recours à la force morale, et bientôt le précieux petit pot de bière fut déposé à mes pieds. Vous dire ce que j'en fis, c'est ce que vous en eussiez fait vous-même à ma place ; ni la faim ni la soif ne respectent les éléments qui leur conviennent : j'eusse bu de l'eau si ces Cafres en eussent porté.

Cependant, la chose ainsi faite, le Cafre, gardien du dépôt, me dit : « Savez-vous bien, maître, que vous venez de boire la bière de Job, mon maître à moi ? » A quoi je ne répliquai que par cette réflexion : « C'est vrai, et je le sais, Job est ton maître, cette bière était à lui ; mais ne sommes-nous pas, nous autres blancs, les maîtres de Job,

ton maître à toi? Si Job se fût trouvé à ma place, ayant soif, il l'eût bue, cette bière; mais il n'y était pas, c'était moi qui m'y trouvais, et ce qu'il eût fait lui-même, je l'ai fait, moi; donc il ne saurait le trouver mal. »

Ce Cafre voulait encore d'autres raisons, et pour m'en débarrasser je joignis celle-ci : « Tu diras à ton maître qu'un blanc qui l'aime beaucoup a bu sa bière, d'abord parce que ce blanc aime Job, ensuite parce qu'il aime la bière de Job. » Et, après un discours aussi persuasif, je m'en fus, très-content de mon éloquence cafre, probablement puisée au fond du pot.

Vers midi, j'atteignis le haut gué de l'Om-Guinée, situé à 1 mille ou 2 de la belle cascade, et je dus le traverser par 3 pieds et demi d'eau au milieu de grosses pierres, la terreur des conducteurs de wagons. Au-delà, je trouvai plusieurs chariots dételés où je fus reçu comme un paria, heureux d'y obtenir la permission d'y puiser dans un énorme pot une copieuse portion de ce bouillon délicieux que jettent les boers pour manger seulement la viande, système sud-africain qu'un Français ne comprend guère; mais je fus trop heureux de ce système-là pour oser le blâmer.

Aussitôt après avoir quitté mes convives à l'air hyénique, je gravis sans interruption, durant plusieurs heures, la série de montagnes qui séparent l'Om-Guinée de Pieters-Mauritz-Burg. La chaleur était intense; mais il fallait poursuivre, ce à quoi je me résignai, jusqu'à ce que le

chemin vint à bifurquer. Le voyant également sillonné, j'hésitai d'abord et me décidai à prendre la droite : je pris le mauvais côté.

Cependant, comme il devait aboutir à un point quelconque, je ne m'en inquiétais guère, lorsqu'après une heure de parcours, le ciel, qui brûlait, se chargea, en moins de dix minutes, de nuages condensés sur cette partie. Ce changement fut rapide, et j'accueillis les premières gouttes avec joie. Le tonnerre grondait, éclatait, les éclairs se jouaient sur les sommités voisines, et pour moi ce principe fulminant et liquide me procurait un indicible plaisir ; j'avais très-chaud, et, sur ces hauteurs, les réservoirs n'existent que dans les gorges ; encore sont-ils douteux, encore ces gorges sont-elles très-profondes. J'aurais eu certainement double soif en remontant ; j'étais heureux, cela se comprend ; mais le bonheur se calcule souvent si mal que je ne tardai pas à passer d'un excès dans l'autre. Quelques minutes suffirent pour que la pluie m'eût littéralement traversé ; alors j'eusse désiré quelques rayons de soleil, tant il nous faut à nous, êtres difficiles, ce terme moyen qu'exige notre faible constitution.

Le terrain, devenu trop glissant, me contraignit à quitter ma chaussure et à marcher dans l'herbe qui bordait partout la route. J'étais assourdi depuis une demi-heure par les détonations de la foudre qui craquait autour de moi avec une succession continue d'éclairs ; des arbres tom-

baient fracassés, et cette vue commençait à m'inspirer des craintes, lorsque je me trouvai renversé par terre, probablement par l'effet d'un coup tombé à 15 pas de moi. Je n'éprouvai rien et me relevai immédiatement ; mais si-tôt que je voulus me remettre en marche, la jambe droite me refusait le service : le jarret était raidi, les muscles étaient comme raccourcis, et ce ne fut qu'après bien des efforts que je pus quitter ce lieu, clopin-clopant. Il est vrai qu'une heure ensuite cette partie avait repris sa condition normale. La pluie avait eu jusque-là une intensité telle, que des hauteurs où je marchais, je ne discernais rien que le chemin lui-même ; mais déjà, par son retrécissement et par l'absence presque totale de traces de roues, j'avais acquis la certitude que je m'étais fourvoyé. Enfin lorsque je me reconnus être sur une croupe étroite, élevée, dominant à droite et à gauche des profondeurs difficiles, la brise heureusement vint purger l'air, et je pus voir à droite au-dessous de moi un paysage des plus pittoresques : c'étaient des mouzis de *Boschjesmans-Caffers*, adossés à des bois, mouzis composés de cabanes hémisphériques, arrangées de façon circulaire, comme sont disposées toutes les huttes cafres, et plus loin se groupait une réunion de maisons carrées habitées par des blancs : c'était le camp de Duplessis. Cette certitude acquise, il me fut aisé de relever la direction de Pieters-Mauritz-Burg, que j'atteignis peu avant la tombée de la nuit.

Cet endroit était bien misérable alors ; malgré cela je ne

me possédais pas de joie de m'y revoir. C'est qu'à dire vrai je m'étais trouvé si mal durant la première quinzaine du commando, que plus d'un boer avait cru que je devais succomber durant le cours de l'expédition ; l'un de ces paysans fut même assez bon pour me chercher des consolations qu'il croyait puissantes sur mon esprit : « Si vous mourez ici, mon bon ami, me dit-il, soyez sûr que la montagne ou la rivière la plus proche portera votre nom : ce sera *Franchemans-Berg* ou *Franchemans-Rivière*. » Seul alors de Français dans le territoire de Natal, personne ne s'enquérât de mon nom propre ; j'étais connu partout sous celui du Français. Je m'estime aujourd'hui fort heureux que pas une montagne ou une colline, pas une rivière ou un ruisseau ne s'appelle comme on m'appelait alors.

Deux jours après mon retour à Pieters-Mauritz-Burg, chaque homme ayant fait partie du commando fut requis de se présenter à une plaine assignée pour y recevoir sa part de prise. Malade, je me souciais peu de la mienne, et je chargeai à cet effet un individu que je croyais de bonne foi. Cet homme se présenta muni de pouvoirs, réunit les bêtes auxquelles j'avais droit ; mais, rusé comme sont les boers, il ne m'en fit jamais rien voir, pas même les cornes. Il est vrai que je n'y attachais aucune valeur : seulement j'eusse désiré qu'il en eût été fait un meilleur usage, et je regrettai qu'un coquin se fût approprié ce qui eût pu servir beaucoup à de pauvres diables. 20 bêtes à cornes

ne représentaient alors que 20 livres sterling ou 250 fr.; mais par l'usage une famille jouissait d'une certaine aisance.

CHAPITRE XI.

Je choisis un pied-à-terre à la baie de Port-Natal. — Le rooye-book. — Observations sur le séjour préféré par les animaux de diverses espèces. — Mœurs du rooye-book. — Les serpents. — Les boas pythons. — Les espèces venimeuses.

Quelques jours ensuite je me rendis à la baie, où je trouvai l'occasion d'acquérir une gentille habitation, parfaitement située pour le genre de travail auquel je me livrais. Ma santé ne gagna point au change; ce séjour était, au contraire, plus nuisible que favorable; mais je ne pus me résoudre à en tenir compte, et je poursuivis mes recherches en histoire naturelle suivant mon état, tantôt par routine, quelquefois aussi avec un principe de dégoût. Quoi qu'il en soit, je ne me rebutai jamais; je me montrai constant et tenace, peut-être pour la première fois de ma vie.

La petite chasse tout aux abords de ma villa avait bien aussi ses attraits: c'étaient les oiseaux, qui m'offraient souvent des espèces que je voyais tout nouvelle-

ment ; c'étaient des singes fuyant rapidement de branche en branche, et que leur audace portait parfois à venir comme me narguer, en vue de mon cabinet de travail où j'écorchais de leurs confrères ; c'étaient les *Rooye-Booken*, *Cephalopus natalensis*, timides et défiantes antilopes que l'ignorance portait à venir siffler des naseaux jusque proche de ma cuisine ; c'étaient les *Addidas*, *Ibis addidas*¹, véritables réveille-matin, indicateurs du crépuscule, qui remplissaient l'air de leurs cris ; c'étaient les *Calaos*, *Buceros buccinator*, parodiant la trompette, caricatures nasicales, me rappelant sans cesse le carnaval de mon pays.

D'une manière plus gracieuse, plus leste et plus gaie, venaient les *Souïmangas*, *Améthistes*, papillons emplumés, plongeant leur langue au calice des fleurs du *Caffer-Boom* ou du chanvre sauvage ; puis les papillons eux-mêmes aux riches et tranchantes couleurs ; puis les coléoptères aux formes si variées. Je me plaisais avec tous ces êtres vivants, et, quoique seul, mon temps s'écoulait trop vite encore. Au milieu de si belles choses, pouvais-je avoir un instant d'ennui ? N'était-ce pas une source féconde de réflexions, et puis n'était-ce pas là la vie que j'avais vue en rêve durant mes premières années ?

Les rooye-booken, de préférence à tout autre gibier, alimentaient ma cuisine ; l'habitude de les chasser me les fit connaître tout d'abord. J'écrivis ce que je pus apprendre de leurs mœurs, et je ne saurais mieux faire que de

¹ *Addidas*, nom imposé à cette espèce d'ibis à cause de son cri.

transcrire ici ce que je notai vers la fin de juin 1840, outre mes autres réflexions. Mais avant tout qu'une digression me soit permise.

Je ne sache pas qu'aucun voyageur ait mentionné l'observation que j'eus occasion de faire chaque jour dans mes chasses en Afrique, et que je me hâte de développer ici : je veux dire la préférence que donnent les animaux de n'importe quelle espèce herbivore aux localités qui présentent çà et là des objets parfaitement semblables à eux-mêmes par la teinte de couleur. Il est facile de deviner que cette précaution instinctive a pour but de donner le change à leurs ennemis, et principalement à l'homme, qui ne chasse qu'à la vue.

Comme je ne suppose pas que ces objets, troncs d'arbres, monticules de terre ou pierres, aient été mis là pour servir aux animaux, mais bien que les animaux ont d'eux-mêmes choisi leur voisinage, je suis autorisé à conclure que telle ou telle antilope aujourd'hui comptée comme espèce sylvestre appartiendrait tout aussi bien à la plaine, si la plaine lui avait offert des objets analogues, et *vice versa*.

Dans les bois fréquentés par le *Cephalopus natalensis*, la terre fournit une argile rouge, laquelle, amenée par les termites sur des troncs renversés ou sur des pieds d'arbres restants, ou bien encore formant l'habitation de ces insectes, imite partout la couleur de ce petit animal. Très-souvent je lâchai mon coup de fusil sur un tronc coloré,

bien des fois aussi j'hésitai et laissai partir le rooye-book, pris pour un tronc. Quelquefois je fus plus heureux, et je tuai l'animal sans avoir aucunement acquis la certitude que c'en fût un.

Dans les plaines qu'habite le *Riet-Book-Redunca-Eleo-tragus*¹ ou sur les versants de collines, existent de 100 à 100 pas des élévations hémisphériques composées de terre apportée par de grosses fourmis. Elles ont absolument la hauteur, la forme, la couleur d'un riet-book couché; le mouvement seul peut déceler l'animal. Aussi faut-il un bien bon œil; une longue-vue est même indispensable si l'on veut éviter ces méprises désagréables au chasseur, comme il m'advint plus d'une fois. Après une rampée de 300 pas à plat ventre, la sueur me noyait les yeux; j'étais haletant, mais heureux; j'étais si proche: 60 pas à peine! Et lorsque je levais la tête, un amas de terre grise! rien de plus!

Ce sont de ces mystifications que l'on se garde de conter à ses compagnons de chasse, car les rires font quelquefois mal à celui qui les a mérités.

Dans le pays des Amazoulous, dans ces bois de mimosas où se plaisent les éléphants, sur les bords de l'Omphilos-

¹ Antilope de plaine qui se plaît à fréquenter les espaces où croissent de longs roseaux. Il est digne de remarque qu'à de très-grandes distances et sans s'être entendus, les boers d'un côté et les Cafres amazoulous de l'autre lui ont imposé exactement le même nom, c'est-à-dire riet-book en hollandais, ou bouc des roseaux, et *omschlango*. En cafre, le nom générique supprimé, *omschlango* veut dire roseau.

Mouniama et Om-Schlopu, des pierres noires ou grises, rondes et du volume d'un éléphant, se rencontrent souvent réunies comme en troupe; et du haut des sommités d'où nous sondions les alentours, dix fois il nous arriva de les prendre pour les animaux que nous cherchions.

Dans le pays de Massilicatzi, par-delà les monts de Makali, sur les bords de l'Oury ou Lympopo, nous vîmes assez bon nombre de girafes; les premières, immobiles, nous les primes pour des arbres rompus à 20 pieds du sol. D'autres fois ces arbres tronqués, qui sont nombreux seulement sur ces points, nous les crûmes des girafes, tant la hauteur, la couleur et la forme concouraient à nous persuader.

Les éléphants, les rhinocéros, les sangliers, qui se vautrent à plaisir dans les abreuvoirs argileux qu'à chaque pas l'on rencontre dans les forêts, se teignent de la couleur locale, d'où vient que l'on peut passer près d'eux sans les reconnaître pour ce qu'ils sont réellement.

Il est vrai que les animaux grands coureurs, tels que : *Equus Burschellii*, *Gazella albifrons*, *Gazella euchore*, *Catoblepas gnou*, *Catoblepas gorgon*, *Ant. melampus*, habitent la plaine nue, dénuée d'objets trompeurs; mais ceux-là n'ont besoin que de l'espace libre pour se soustraire, et l'exception qu'ils présentent ne saurait détruire la vérité de ce que je viens d'avancer.

J'ai cru bon et utile de signaler cette ressource calculée de la nature protégeant les espèces les unes contre les au-

tres. Le rooye-book est celui qui me l'avait rappelé; revenons donc à lui.

Vers le mois de juin la saison des amours finit pour ces antilopes; l'accouplement a eu lieu, leur poil tombe; on les voit encore quelquefois deux à deux, mais plus rarement, et ce n'est guère que quinze ou vingt jours plus tôt.

Ce céphalopus n'habite que les bois d'une certaine étendue qui bordent le littoral de Natal, d'où sa désignation de Natalensis; il ne hante pas les contrées chargées de mimosas. Il est le plus commun de ceux que l'on trouve à Natal. Gracieux et léger comme toutes les gazelles, il est très-sauvage; le sens de l'ouïe paraît plus développé chez lui que chez les autres. Il est difficile de l'apercevoir dans l'épaisseur des forêts, parce que sans cesse aux écoutes il ne se laisse guère surprendre; en revanche, souvent on l'entend partir, tant par le bruit de ses bonds que par le bris des broussailles qu'il heurte en passant, mais surtout par son singulier sifflement des naseaux. Ces sifflements, que possède aussi le *Cœrulea*, semblent appartenir surtout à ce genre¹; c'est un signe certain que l'animal fuit ou est prêt à fuir. Arrive-t-il au chasseur de le découvrir le premier à une courte distance: il y a chez le rooye-book un moment d'hésitation que j'attribue à la stupéfaction, moment court qu'il faut saisir; car après le premier bond l'instinct

¹ Le riet-book et diverses autres espèces émettent également par les narines un son quelque peu retentissant, mais qui diffère, et que je ne puis pas appeler un sifflement nasal.

porte ces animaux , comme beaucoup d'autres, à mettre tout de suite un obstacle entre eux et leur adversaire.

Les heures les plus favorables pour le chasser sont celles du matin et du soir, où le soleil n'a pas plus de 40 ou 45 degrés d'élévation ; on le trouve alors débouché, broutant tout contre la lisière, sans jamais s'en écarter de plus de 50 pas, et le plus souvent dans un rayon de 15. Sa couleur rouge et ses mouvements le font reconnaître de loin ; la seule difficulté est de l'approcher, ce à quoi on réussit en se traînant à plat et en couvrant sa marche par quelque buisson isolé, n'oubliant jamais la condition *sine quâ non* de remonter le vent.

Lorsqu'un coup de fusil bien adressé ne l'a point abattu, il bondit à 40 pas, s'arrête, fixant le chasseur comme s'il ne se rendait pas compte de ce son ni de ses blessures. Blessé à mort, il cherche à se défendre de ses cornes petites, mais aiguës ; on doit y prendre garde, car ses coups de tête sont passablement rudes. Quand il se sent mourir, il pousse des sons plaintifs qui ressemblent à des cris de grâce : d'autres diraient qu'il pleure. Il est rare que ses deux cornes soient entières ; fréquemment l'une est brisée, souvent même toutes deux. Cette rupture arrive lorsqu'il se sauve avec trop de précipitation dans les bois enlacés ; les deux sexes en portent également. La femelle n'a jamais qu'un petit à la fois, elle est apte à produire chaque année.

Ils vivent isolément. La couleur est d'un roux ardent; le

poil brille chez l'adulte, et chez le jeune il est plus foncé de couleur, c'est-à-dire qu'il a quelque peu de brun. La peau est d'une grande épaisseur relative ; la chair, blanche, est délicieuse.

Ces animaux, assez recherchés, sont devenus passablement rares en moins de quatre ans. Ainsi, dès le principe, de Berea à Conguela, dans un parcours de 2 milles, j'en apercevais de dix à quinze, et à l'époque de mon départ c'était un ou deux ; quelquefois je n'en voyais même plus un seul. Les Sud-Africains employaient pour les obtenir une précaution dont je fis mon profit par la suite, et qu'il n'est peut-être pas déplacé de signaler ici, quoique nos chasseurs puissent en rire beaucoup.

Lorsqu'il s'agit d'approcher en rampant, *be kruyppen*, un animal difficile d'accès, un vrai chasseur retire tout d'abord souliers et pantalon, parce que la semelle durcie brise sèchement et avec éclat les branches mortes, parce que le pantalon frôle et donne trop de prise aux épines. Cela fait, il est à peu près certain qu'avec de la patience la tentative sera couronnée de succès.

Comme j'étais sans cesse furetant dans les bois ou sur les lisières, je ne tardai pas à faire connaissance des individus que l'on aime à savoir loin de soi ; je veux dire ces fameux boas pythons, dont les voyageurs se plaisent à exagérer tout ce qu'ils ont de redoutable.

Il est vrai qu'instinctivement tous les animaux s'effraient à la vue du moindre serpent ; quelque chose leur dit que

ces êtres hideux, malgré leur petitesse, portent en eux-mêmes un principe terrible par ses effets, fréquemment mortels. L'homme lui-même est soumis à ce même instinct, et avant qu'il ait eu le temps de la réflexion, il bondit en arrière sitôt qu'il aperçoit l'un d'eux. Mais ce n'est pas à dire pour cela que les espèces non venimeuses, et seulement respectables par leur force, doivent être si redoutées de l'homme.

On sait, ou du moins je le suppose, que généralement les serpents n'attaquent pas l'homme. Toutes les espèces venimeuses ou non venimeuses de l'Afrique australe qui sont assez agiles pour fuir son approche déguerpissent instantanément, et parmi les herbes sèches on les entend sillonner tortueusement. Ceci se présente à chaque pas; personne ne l'ignore sur les lieux.

Mais il existe, et parmi les venimeuses seulement, diverses espèces aux mouvements si lents qu'elles se voient sans cesse exposées à être foulées aux pieds. Celles-là cherchent pour s'abriter les abords du pied d'un buisson qu'évitera naturellement l'homme ou l'animal qui passe. Le plus souvent même ces buissons sont épineux.

Quand, pour chercher pâture, soit rats ou tout autre petit quadrupède, le reptile, éloigné de plusieurs mètres de son gîte, entend résonner des pas, son premier soin est de raidir ses muscles, de se dresser, d'élargir son cou, d'ouvrir tant soit peu la gueule, de darder sa langue à deux pointes et de siffler ou plutôt de souffler comme un

homme qui du fond du gosier fait passer l'air sous la voûte du palais.

Dès lors il est prêt, et malheur au passant distrait, quelque innocentes que puissent être ses intentions ! Ce corps tout d'une pièce, sans membres, sans formes, c'est toute une arme, c'est l'arc, c'est la corde, c'est la flèche empoisonnée. Lové, c'est-à-dire roulé en spirale sur la partie postérieure de son corps, il possède un ressort assez puissant pour ses vues ; le corps sera la flèche ; puis vient la bouche, dilatable à l'excès, saisissant comme feraient le pouce et l'index, sans force il est vrai, mais restant accrochée par ses terribles dents creuses dont la pointe se dirige en arrière. Ceux-là seuls sont vraiment dangereux.

Pour ce qui regarde les boas, c'est bien différent. Agiles et forts, la nature leur a refusé le poison, et, si elle a fait de leur corps entier comme un seul muscle qui peut étreindre et briser, si elle les a doués d'une force beaucoup trop grande, inutile même pour saisir leur proie ordinaire, je ne sache pas que le boa de Natal en ait jamais fait mauvais usage envers l'homme. La nourriture de ces reptiles se compose surtout de grandes taupes, de damans, d'antacaudes et d'oiseaux. Leur tort principal est de pénétrer dans les hangars, d'avalier les couveuses de la grosseur d'une oie ou d'un canard de Moscovie et de rester digérant sur les œufs, mystification par trop désagréable pour l'éleveur de troupeaux emplumés.

Quelquefois aussi il leur arrive de s'introduire dans

une maison à l'insu des habitants, de s'y caser sur le grenier et d'y passer paisiblement plusieurs jours, attendant qu'une circonstance heureuse leur amène chats ou rats.

Je fus témoin d'une surprise de ce genre qu'eut M. Ferreira dans sa maison de Conguela. Monté sur une échelle, mais sans être à hauteur de tête, il cherchait sur des claies de roseaux d'Espagne un objet qu'il savait y être. Quelque chose de froid se trouve en contact avec sa main; il touche encore, et au même instant un frisson parcourt tout son corps. Il saute en bas en criant au serpent. C'était un boa python de 8 à 9 pieds de longueur que quelques coups de bâton eurent bientôt mis hors de combat. M. et M^{me} Ferreira avaient passé plus d'une nuit sous un ciel de lit qu'il leur eût été difficile de soupçonner.

Sans aucun doute, ce serpent avait eu tout loisir de faire du mal, et, puisqu'il n'en avait point fait, on peut croire que son voisinage n'a rien de dangereux. Les Cafres le savent bien; ils ne le tuent jamais. Bien plus, ils le prennent pour le messager de leur frère mort¹, et, quand leur mouzi a été traversé par l'un de ces reptiles, ils se croient obligés de tuer une vache pour satisfaire aux désirs de ce *frère mort*, de leur frère qui est dans la terre, de leur frère, lors même qu'ils n'en auraient jamais eu. Ce frère n'est qu'un génie malfaisant auquel ils sacrifient

¹ Le *frère mort* des Amazoulous est un être fabuleux indéfinissable, la base de quelques croyances superstitieuses. Il en est question dans les chapitres des mœurs de ces peuples.

d'après les conseils des iniangas ¹, lesquels sont les inventeurs de ce frère.

On aurait donc tort de continuer à craindre les boas de Natal : il suffit de se rappeler qu'ils ne sont pas venimeux, que leur morsure ne peut être dangereuse qu'en raison du grand nombre, de la pénétration et de la fragilité de leurs dents, et que le danger ne serait réel que dans l'étreinte si l'on était assez maladroit pour se laisser entourer. On peut même se permettre de la hardiesse, et voici ce qui m'arriva à deux reprises différentes.

C'était le 15 juillet 1840, vers dix heures du matin. Nous étions alors en hiver; les jours étaient beaux et purs; la chaleur n'était plus intense : c'était avec plaisir que l'on recevait les rayons du soleil, et les serpents exposaient leurs corps toujours froids à la chaleur bienfaisante de l'astre, seule jouissance innocente qu'ils aient à leur disposition. Je suivais un oiseau que j'espérais rejoindre après avoir traversé une sorte de clairière, çà et là parsemée de weld-calebasses-boom ², et trouée par les oryctéropes ³. C'était du sable surmonté de touffes isolées, sèches ou brûlées. A 50 pas, près d'un de ces trous, sous un de ces arbres, je vis quelque chose se mouvoir à terre que je pris pour des viverra ⁴. Je me porte rapidement à 35. Un énorme

¹ Sorciers cafres. Inianga veut dire lune.

² Arbre à Calebasse sauvage, le *strychnos spinosus* dont il sera question plus loin.

³ Animaux vivant de fourmis et de larves.

⁴ Famille de quadrupèdes voisine de celle des mangoustes et des putois.

serpent ne me laisse voir, en pénétrant sous cette terre, que la partie postérieure de son corps; mais immédiatement une autre tête suit le chemin de cette queue : c'était un autre boa, non moins fort, qui tentait de s'esquiver comme le premier.

Mon fusil chargé de double zéro l'atteignit aussitôt au tiers de sa longueur à partir de la tête. Je ne fis qu'un bond pour arriver à lui, et quand j'y fus, mon espoir allait disparaître avec sa queue. Malgré la forte répugnance que j'ai toujours éprouvée à toucher un serpent vivant, je n'hésitai pas à l'empoigner et à balancer sa force par ma pesanteur. Je tenais bon sans trop m'efforcer, songeant à ce que je devais faire, et je crus pouvoir réussir avec de l'adresse. Alors je réitérai mes secousses. L'animal, probablement par un pli, tenait ferme dans sa cavité sablonneuse. Je suais à grosses gouttes. Il me fallait pourtant ne pas perdre le fruit de mes peines. Je redoublai donc. Jusque-là j'étais à peindre en vraie caricature, tant il y avait de burlesque dans mon mode d'extraction. Mais tout d'un coup la scène change : le sable s'éboule; l'animal, privé d'un point de résistance, est déhalé par moi, qui me trouve renversé sur le dos. Me voyez-vous à plat sur le sable? Voyez-vous ce serpent long de 13 pieds, de 20 pouces de circonférence, ramenant sa tête vers sa queue que je n'avais point lâchée, et, par ses sifflements à gueule ouverte, me sommant de la lui rendre? Mais je fus leste à me relever, et, traînant vite mon reptile par la queue, je

le contraignis à allonger son corps comme une ligne droite.

Un bâton que je vis à terre me tira d'embarras. Je passai auprès, le saisis et quittai la queue. Je sautai à la tête. Le boa la releva menaçante. D'un coup je la forçai à s'incliner. Je posai le pied sur elle, et, vainqueur, je saisis de la droite mon ennemi à la nuque. Alors je dus encore le traîner pour éviter la queue qu'il essayait toujours de ramener vers moi. Durant cette opération, de la gauche je dénouai ma cravate, que je lui passai au cou, l'assujettissant par un tour mort et deux demi-clefs, et, après avoir fixé l'autre extrémité à une grosse branche peu élevée, je contemplai ce que certaines personnes appelleraient un monstre, et je me pris à le trouver énorme. C'était une femelle de forte taille, pesant plus de 150 livres.

A quelques jours de là, j'eus encore affaire à l'un d'eux, et voici ce que j'écrivis le même jour. Le 24 juillet 1840, vers deux heures après midi, malade, j'étais au lit lorsque les jeunes Cafres d'un bastard, mon voisin, vinrent me prévenir que leur maître avait découvert un serpent de grande dimension, qu'il observait ses mouvements en attendant que j'arrivasse. Je pris mon fusil et me rendis en courant à l'endroit indiqué.

Là, je trouvai deux hommes regardant en haut; le point qu'ils fixaient, situé à 15 pieds du sol, était le sommet d'un petit arbre entrelacé de lianes épineuses et autres. Cette partie était obscure, et je dus chercher beaucoup pour y découvrir le corps du serpent dont ils prétendaient

me montrer la tête. En effet, on ne discernait qu'une large place noire et de forme arrondie.

Armé d'une longue perche, j'essayai de lui en faire sentir la pointe pour le forcer à déloger ; car le frapper n'était pas possible : ce moyen ne réussit pas. J'allais lui envoyer un coup de fusil afin d'épargner le temps, lorsque me vint l'idée de monter sur un arbre voisin dominant celui qui portait le boa. J'y parvins sans peine, et me fis passer la perche trop longue et trop lourde, malheureusement, pour l'usage que je voulais en faire ; puis je m'aventurai sur une forte branche horizontale qui me conduisit au niveau et à deux brasses seulement du reptile levé, replié, immobile.

Après m'être assuré que, libre de mes mouvements, je pouvais lui adresser mes coups sans m'exposer à retomber de cette hauteur, je me mis à l'œuvre, et ramenant à l'aide de mon corps la longue perche, je la fis tomber à diverses reprises sur le corps du serpent, mon but principal étant toujours de le faire changer de position. Bientôt il leva la tête, portée sur un cou qui s'avancait toujours ; c'est moi qu'il cherchait, et déjà sa tête était en dedans de l'extrémité de mon arme, lorsque, ne pouvant plus le frapper à cause de la trop grande proximité, je réussis à introduire dans sa gueule blanche et rose le bout de mon bâton qu'il saisit, sans toutefois le retenir ; car il comprit que cet objet était insensible aux effets de sa rage. Je profitai de cet instant pour me reculer, et comme il approchait encore, d'autres coups mieux assés le forcèrent à pren-

dre son premier gîte. Je descendis alors sans avoir conquis le moindre avantage, et, de concert avec mes gens, je fis pleuvoir sur lui force bouts de bois et fruits sauvages.

Une demi-heure de ce manège l'ayant fatigué tout autant que nous-mêmes, le boa se dressa, s'allongea, saisit l'extrémité de la branche du grand arbre qui m'avait supporté et s'y enroula. Un jeune Cafre armé d'une hache monta sur l'arbre, et en moins de trois minutes nous entendîmes les premiers craquements de cette branche principale, grosse comme deux hommes, mais fort longue et portant horizontalement. Je mesurai l'endroit où elle devait toucher terre, pour saisir le reptile dans sa chute sans lui laisser le temps de se reconnaître, et dans mon empressement je faillis la recevoir sur la tête.

Quoi qu'il en soit, tout réussit à merveille : surpris, l'animal fut saisi à la nuque et traîné tout vivant, au grand étonnement de mes bastards, qui se tenaient à distance; c'est à peine si l'un d'eux consentit à m'aider à le fixer à une pièce de bois qui servit à le transporter à la case. « Maître, me dit-il, j'aimerais mieux être obligé de tuer un lion que saisir vivant un de ces messieurs-là comme vous venez de le faire; car voyez, même quand ils sont morts, lorsqu'on les touche, un frisson parcourt le corps et se répercute jusqu'aux os. »

Occupé comme je l'étais du genre boa, je ne m'attendais pas à nouer sitôt connaissance avec ses viles espèces. Malheureusement pour moi, le lendemain, à mon lever, j'ac-

quis la certitude qu'un serpent venimeux m'avait mordu au genou droit. Était-ce la veille au soir, en longeant le bois à travers des buissons épineux auxquels je ne prenais pas garde, ou bien était-ce la nuit dans ma chambre à coucher? Je ne saurais le dire; toujours est-il qu'un point noir indiquait le foyer de la douleur, qui devint promptement d'une extrême intensité. Le gonflement semblait devoir amener le déchirement de la peau, puisque le genou droit comportait $\frac{4}{5}$ pouces de circonférence de plus que le gauche. Il y avait dans la région de l'aîne une répercussion de douleur telle que la fièvre atteignit son plus haut point; puis le délire survint, qui me fit dire des choses étranges. Le pis était que dans ces circonstances je me trouvais absolument seul, privé de domestiques depuis plusieurs jours, et éloigné de 2 milles de l'habitation la plus proche.

De temps à autre, un Allemand, Schulz, qui se disait docteur, me rendit visite; mais à quoi peut servir un médecin sans médecine? Nous fîmes de la théorie, ce qui ne me soulagea guère. Je voulais des sangsues; j'en eusse appliqué cent d'une seule fois; mais comme il arrive toujours, lorsque le besoin se fait le plus sentir, le grand vent, la tempête les retenait au fond des eaux, et toutes tentatives furent vaines. Aussi recommanderai-je à tout voyageur, dans les contrées où abondent les serpents, de se munir au moins d'une pompe pneumatique, dont l'usage est si facile et dont les avantages peuvent être si grands.

Après neuf jours de souffrances atroces et presque toujours égales, mon mal disparut en moins de deux heures comme par enchantement. Le gonflement s'était dissipé, et à sa place se voyaient sur la cuisse et le genou des plis causés par l'excessive dilatation. Je n'avais employé aucun alcali, personne n'en possédant alors dans le rayon de Natal; j'avais eu simplement recours aux cataplasmes de citrouille, dont l'effet était à peu près nul. Du reste, quoi que l'on fasse en pareil cas, et souvent j'en ai été témoin, le terme est toujours de neuf à dix journées, avec cette différence qu'en se servant d'alcali volatil, le gonflement et la douleur sont bien moindres.

Le serpent auquel je me crois en droit d'attribuer ma blessure est le nacht-adder¹, assez voisin du poff-adder, mais plus petit que lui; tout deux sont des trigonocéphales.

Cette leçon me confirma dans mon opinion que les espèces venimeuses seulement méritent la terreur qui s'attache au nom de serpent; que cette terreur est d'autant mieux fondée que les souffrances sont excessives, que la mort s'ensuivrait à coup sûr si la piqure était faite aux parties principales du corps, comme l'abdomen, la poitrine ou la gorge, surtout si la personne était piquée par ces reptiles durant la saison de leurs amours, alors que tout est perfectionné dans leur être.

Je fus aussi amené à penser qu'il est regrettable que la

¹ Vipère de nuit.

mauvaise réputation méritée par quelques-uns attire sur tous la proscription, en vertu de laquelle chaque homme tue sans pitié n'importe quel serpent qui se découvre; car il est des espèces fort belles, fort douces et très-intéressantes, lesquelles rendent à l'homme de bons services. Entre toutes, je citerai celle que les Cafres nomment ischlou-zély; elle circule sans cesse dans les épines amoncées en mode de haie autour des mouzis. Souvent, elle pénètre dans les huttes, se loge dans les pots ou les corbeilles du ménage, et passe la nuit pour ainsi dire sous la même couverture, côte à côte avec ces hommes nus, sans que les enfants, ces petits êtres qui font le mal par plaisir, ne la gênent dans ses mouvements.

C'est que les rats prélèvent la dîme sur les provisions sèches des Cafres; c'est qu'aussi ce petit serpent leur fait une chasse suivie et parvient à en détruire un bon nombre; c'est qu'il n'est pas venimeux, et pour ces causes non-seulement on le respecte, mais encore on aime à le voir : il est en quelque sorte l'ami de la maison.

Le premier que je vis courait le risque d'être traité comme tous les autres. Un de ces hommes, devinant mon intention, me fit observer qu'on ne le tuait point. « Il ne fuira pas, me dit-il; approchez-le, vous en serez convaincu. » En effet, il ne bougea que quand je voulus lui toucher la tête; encore n'essaya-t-il pas de me mordre ni de fuir. Il avait 2 pieds et demi de long, et sa couleur était fondue de jaune, de brun et de vert.

Les reptiles les plus dangereux, que je ne saurais désigner du nom scientifique, sont le ring-hals-slange, serpent à collier; le spouwer-slange, serpent cracheur, nommé iphesy par les Cafres, doué de la rare propriété de lancer son venin à 4 pas dans l'œil de son ennemi, dont le globe gonflé outre mesure finit, disent les Cafres, par éclater et répandre la matière vitreuse; le nacht-adder, vipère nocturne; le poff-adder, vipère bloulou des Cafres, laquelle, courte, épaisse, rablée et lente, se lance à rebours dans la vue de mordre le passant, d'où vient le conseil de passer de préférence du côté de la tête; le geele-slange ou kooper-kaapel, serpent jaune ou couleuvre coiffée, de couleur d'or, aux rapides mouvements, et dont le venin passe pour être des plus âcres, espèce heureusement assez rare; le boom-slange, serpent des arbres, celui qui fascine les oiseaux, ayant une couleur fondue de gris et de vert, une longueur de 9 pieds, serpent agile, mais dont rarement les hommes ont à se plaindre; enfin le memba des Amazoulous, auquel les Hollandais n'ont point encore imposé de nom, serpent d'un gris brun ferrugineux, d'une longueur variable entre 11 et 13 pieds, proportionnellement très-mince et d'une agilité telle, qu'une fois l'un d'eux poursuivit mon Cafre Boulantje et moi durant plus de 100 pas avec une vitesse égale à la nôtre, et s'il ne nous atteignit pas, ce fut parce que nous quittâmes le sentier pour nous rejeter dans les herbes, où ses mouvements étaient entravés. De tous, c'est celui que les Cafres redoutent le

plus ; ils assurent, et je le crois pour avoir vu ses anneaux de 3 pieds de haut, qu'il ne mord pas comme les autres au tendon d'Achille ou au genou, mais que, dans ses élans, il atteint souvent les hommes au cou ou au dos. Suivant eux, il n'y a guère d'espoir de sauver les victimes qu'il a faites.

CHAPITRE XII.

Un mois sur les rives du Touguela. — L'hippopotame. — Ses mœurs. — Comment on le déloge. — Les fosses. — Pourquoi l'hippopotame s'en creuse. — Sa destruction totale facile à prévoir. — La nature a peu pourvu à sa défense. — Son caractère pacifique. — Accidents qui ne détruisent pas cette opinion. — Certains Cafres le tuent à l'arme blanche. — De la nature de ses excréments. — Mœurs qui distinguent la femelle. — La chair. — Le zee-koe-speck. — Couleur de la peau. — Anomalie rare. — Parasites de l'hippopotame. — Quelles contrées leur conviennent davantage. — Ses excursions nocturnes. — Sa manière de rentrer à l'eau sous l'influence de la peur. — Indications de diverses erreurs. — Alouette hamgazy.

Depuis mon arrivée à Natal je n'avais encore pris part à aucune grande chasse ; il fallait pour bien faire la monter à mes frais, avoir mes hommes et me porter à 30 lieues dans l'intérieur. La chose n'était pas facile en une contrée où l'on était réduit à se servir soi-même, si l'on tenait à l'être bien. Cependant une circonstance qui survint leva la majeure partie des difficultés de l'entreprise.

Les bastaards, mes voisins, Elias et Piet Kotze, se disposaient à chasser l'hippopotame dans le Touguela. Ils avaient bien un chariot et deux attelages, mais les munitions leur manquaient. Ils ne voulaient chasser que pour avoir le lard de ces animaux. Moi, j'avais un chariot sans attelages et force munitions; mais je n'avais pas de conducteur, point de monde. Mon but unique était les peaux et têtes de deux individus. Il était donc facile de tomber d'accord, puisque nous avions mutuellement besoin les uns des autres.

Moyennant 50 rixdaellers¹, ils se chargeaient d'atteler leurs bœufs et de les conduire; puis, comme ils devaient m'aider à mon travail de préparation, je m'engageai à leur payer une prime de 25 rixdaellers par chaque peau d'hippopotame mise sur wagon. En outre, je leur fournissais les munitions et leur abandonnais toute la graisse.

Satisfaits de ces conditions, fort avantageuses pour eux, ils ne cessaient de me promettre un plein succès. A les en croire, ils devaient tuer pour m'être agréable le plus vieux des hippopotames, le grand-père du fleuve.

En conséquence, le 27 août 1840, vers quatre heures de relevée, nous partîmes avec deux chariots, et peu après nous gravissions péniblement Beréa. Pour début, nous restâmes ensablés sur la pente, sans qu'il fût possible aux bœufs de nous dégager, et, malgré tout mon mécontentement exprimé, force me fut de passer la nuit dans cette

¹ Le rixdaeller du Cap vaut 4 fr. 85 c.

position. Les bœufs étaient fatigués, il n'y avait pas d'autre cause, et la preuve, c'est que le jour suivant nous en sortîmes sans effort.

Le 30, au-delà du passage d'Om-Vooty¹, nous venions de quitter des Cafres chasseurs de buffles, dont l'un avait été sévèrement traité par l'un de ces animaux, lorsque, sur une pente où mon chariot roulait rapidement, notre timonier de gauche brisa ses retenues. Les deux roues lui passèrent sur le corps de manière à nous inspirer des craintes sur son état; mais, à notre grand étonnement, lorsque nous pûmes jeter un regard en arrière, nous l'aperçûmes relevé et cherchant à nous rejoindre.

Le temps était froid et pluvieux, le terrain humide et glissant; malgré ces difficultés, mes hommes, qui avaient hâte d'atteindre le Touguela, ne souffraient pas de nous voir rester sur place. Nous attelâmes nos bœufs et montâmes péniblement une hauteur argileuse. Nous touchions au sommet lorsque, pour avoir voulu tourner trop court, le chariot d'Elias qui me précédait versa, me barrant le passage. Pour comble de malheur, une bourrasque chargée de pluie passa sur nous aussi longtemps que dura le placement de chaque objet.

Pendant cette opération, prolongée plus de deux heures, j'observai qu'un Cafre du nom d'Om-Kopo manquait au travail, et bientôt après je le découvris blotti comme un crapaud sous mon wagon. Les yeux lui sortaient rouges

¹ Rivière à 20 lieues nord-nord-est de Port-Natal.

de la tête; sa couleur noire passait au blanc sale, au cendré; ses mâchoires résonnaient d'un tremblement involontaire qui l'empêchait de parler : aussi n'obtins-je pour réponse qu'un grand tremblement de tête qui me fit comprendre ce dont il souffrait.

En vérité la chose n'était pas difficile à deviner : Om-Kopo n'avait pour tout vêtement que ses *motgeas*¹, rien de plus que cinq ou six lanières de peau pendantes, à l'effet de voiler la pudeur; encore étaient-elles converties en éponges par l'action de la pluie.

Cette fois je m'étais permis de voyager en satrape : j'avais du vin du Cap et de l'eau-de-vie de France, et, grâce à mon luxe extraordinaire, Om-Kopo put vider d'un trait une demi-bouteille de cordial qui l'agaillardit au-delà de toute expression.

Que de fois je reçus ensuite ses remerciements pour la douce chaleur interne produite par le *tchonala ka aba loungo*²; que de fois il me traita d'*Om-Tagaty* pour avoir fait couler en lui des forces puissantes lorsque les siennes propres allaient s'éteindre et le laisser gisant! Celui-là du moins pouvait être pardonné s'il se fût laissé, s'il eût pu se laisser aller à l'ivrognerie; on eût pu prendre sa dévotion à Bacchus pour de la reconnaissance. Heureusement pour Om-Kopo, par force majeure, il ne lui fut jamais donné de la témoigner suivant les désirs de son cœur.

¹ Vêtement de pudeur des hommes cafres.

² Bière ou boisson fermentée des blancs.

Le 1^{er} septembre, nous suivions notre marche à travers un pays où pas une route n'était frayée, et le 2, nous dételâmes sur des hauteurs à une heure et demie de marche du fleuve. Nous y trouvâmes la société de quelques paysans, arrivés par une autre voie dans le même but que nous.

Tous ensemble nous descendîmes, en traversant des bois de mimosas sillonnés par de charmants ruisseaux d'eau vive. Partout les sentiers si bien battus des hippopotames nous présentaient une route facile, quoique sinueuse; les arbres reverdissaient alors d'une végétation nouvelle, et de leurs bouquets s'échappaient mille cris répercutés par les échos. Il y avait de la vie dans tout cela; il y avait de la liberté chez tous ces êtres. L'homme n'habitait pas ces lieux; chaque objet conservait son cachet naturel, et nous allions troubler la joie de ces réunions par le tonnerre retentissant de nos armes! Vraiment j'éprouvais ces regrets, dont je fis le sacrifice; car deux choses sont incompatibles, les sentiments du poète et ceux du chasseur.

Le bruissement des eaux nous ayant annoncé le voisinage du fleuve, chacun se dispersa pour prendre position suivant qu'il l'entendait, et bientôt après les parois rocheuses de l'autre bord se plainquirent de la force de nos coups. Il en fut tiré beaucoup ce jour-là; un seul, bien dirigé, procura à nos voisins une femelle d'hippopotame.

Nous ne pouvions sans nous nuire mutuellement rester

deux partis différents sur les mêmes lieux. Il devait en résulter des contestations, et, pour les éviter, je proposai de chercher un autre point. Mes hommes adoptèrent ce plan, et nous partîmes le lendemain pour nous porter à 2 lieues plus bas. Là encore nous dûmes laisser les chariots à 4,000 pieds au-dessus des eaux de la rivière, nulle approche n'étant permise par les anfractuosités et la raideur de la pente.

Le 4 septembre, nous quittâmes avant le jour nos chariots, laissés à la garde d'un jeune Cafre, notre intention étant de profiter du calme des eaux qui facilite le tir. Après trois quarts d'heure le soufflement des hippopotames parvint à nous. Comme il se prolongeait, nous acquîmes la certitude que ces animaux étaient paisibles et découvraient bien la tête.

Elias me demanda la permission du premier coup. C'est une faveur, une distinction que l'on accorde au meilleur tireur. Il y a tant de chances favorables que l'on peut parier alors pour le chasseur. Par considération pour son âge, je la lui accordai.

Il s'en fut donc, prit poste, affourcha son fusil, visa longtemps, puis il envoya sa balle. Au son, je jugeai tout de suite qu'elle n'avait touché que l'eau et qu'elle avait atteint par ricochet les arbres opposés. J'étais contrarié de sa maladresse, et je le vis revenir bientôt, s'excusant de ce que son fusil n'était pas sur le coup. Je me hâtai d'aller prendre position, et je ne tardai pas à voir se dé-

couvrir plusieurs têtes; elles se levaient et s'abaissaient immédiatement sans laisser le temps de viser sûrement. J'adressai successivement plusieurs balles. Deux avaient pénétré, car de deux têtes jaillissait du sang; c'étaient à elles que je m'adressais de préférence. J'étais tout yeux, tout attention pour elles, lorsqu'au ricochet d'une de mes balles, je fus distrait par un grand bruit produit dans les bois de l'autre rive.

C'étaient deux gros corps d'un noir cendré qui se suivaient au trot. Je les vis s'abandonner à une pente, la parcourir lestement, gagner l'eau peu profonde qu'ils faisaient écumer sous eux, puis la grande eau, sur laquelle apparaissaient leurs têtes entièrement à découvert. Ces deux hippopotames, qu'avait effrayés le ricochet de ma balle, venaient à moi sans se douter que je fusse si proche, et, pour mieux profiter de mes avantages, je me glissai derrière une bordure de roseaux. Lorsqu'ils se montrèrent à une ouverture, l'un d'eux reçut à 15 pas mon coup, qui lui traversa la tête à 6 pouces devant l'œil. La blessure n'était cependant pas mortelle, quoiqu'il perdit beaucoup de sang, mais elle le contraignait à se lever plus souvent que de coutume.

Vers trois heures après midi, nos gens revinrent sans bonnes nouvelles. Il fallait en finir avec nos hippopotames blessés. De concert avec eux, je résolus d'en choisir un auquel nous devions envoyer tous nos coups. Vingt-sept balles lui furent adressées; il en avait déjà six dans

la tête, mais pas une seule dans la boîte du crâne. Elias lui ayant brisé le conduit olfactif, l'eau pénétrant par la blessure, l'animal bondit sous l'eau, et nous fit deviner par ses efforts qu'il tendait à gravir la rive et gagner le bois pour se soustraire à nos attaques. Il se démenait comme un colosse, se dressait, retombait sous l'onde écumeuse pour reparaitre encore; c'est qu'effectivement il venait à nous, et nous rechargions en toute hâte.

Déjà son corps se découvrait; il levait sa tête au large muffle, comme pour sentir si nous étions encore là. Il était si proche, que nous distinguions sur sa figure hideuse les sillons tracés par les balles; nous l'attendions, couchés à plat sur la terre, pour ne pas l'effrayer par notre vue. Mais le temps était venu; patienter davantage nous faisait courir le risque d'être écrasés. Pieter et moi nous nous levâmes simultanément, et nos coups, qu'il reçut à 10 pas, furent les derniers. Elias, témoin du mien, me dit: « C'est juste, maître; j'ai vu frapper le vôtre; il est mort. Le soleil se couche; allons-nous-en. »

Le lendemain, qui était un dimanche, ne fut pas respecté, malgré sa sainteté, par mes hommes, qui se glorifiaient d'être dévots. C'est qu'il n'y avait pas à opter; nous étions réduits à fonder nos repas d'avenir sur la pièce tuée la veille. Aussi, avant que le soleil eût regardé ce qui se passait dans les profondeurs du Touguela, mes bastards avaient déjà découvert notre hippopotame, emporté par le courant, à 400 pas plus bas, où fort heureu-

sement de grosses pierres l'avaient arrêté dans sa dérive. C'était une femelle, criblée de balles ; ils la jugèrent impropre à mes vues, et, munis de couteaux parfaitement tranchants, ils s'occupèrent à la dépecer.

Moi, qui n'avais pas les mêmes bonnes raisons qu'eux pour m'y porter sans retard, je n'arrivai sur les lieux que vers huit heures. Une fumée tourbillonnante, montant le long de rochers à pic, vers un coude de la rivière, m'indiqua leur présence, comme aussi les vautours tournoyants en l'air ou perchés au sommet des arbres. Bientôt, ensuite, j'entendis leurs voix, et je pus apercevoir l'énorme corps rouge auprès duquel contrastait la couleur noire de quelques Cafres.

En approchant, l'air m'apporta les émanations du cadavre, duquel s'exhalait une odeur chevaline jugée par moi détestable. Enfin, je vis partout les arbres et les buissons chargés de bandes blanches et roses, de cette chair si prisée par les Sud-Africains.

Le feu près duquel était Om-Kopo semblait s'éteindre sous une ample couverture de viande que le Cafre se destinait à lui-même, et ce déjeuner-là passait pour son quatrième. Je n'exagère point en assurant que cette journée le vit incorporer plus de 15 livres de viande entrelardée. Du reste, je lui trouve une excuse : cette viande, que j'essayai de goûter, est blanche, succulente et tendre ; elle participe du porc et du veau, mais elle est de beaucoup supérieure à toutes deux. Ainsi grillée sur les charbons,

je préférerais le maigre, parce que le lard, qui n'est autre chose qu'un tissu vésiculeux, exige une cuisson plus longue et plus lente. Néanmoins, je dois ajouter que la graisse fondue, soit du lard, soit des intestins, est la plus saine et la plus délicieuse que je connaisse avec celle du rhinocéros simus.

Les colons hollandais le savent bien, et personne n'hésite à la préférer dans les ragoûts, soit au beurre, soit à l'huile d'olive ou au saindoux ; bien plus, on ne se contente pas de la considérer comme fort saine, on lui attribue encore des propriétés rares pour détruire des affections internes, et à cet effet on la prend à la cuiller comme un simple bouillon. J'essayai ce mode pour me convaincre de la possibilité, et je devins en peu de temps partisan des mêmes idées et des mêmes goûts que mes gens.

Le reste du jour se passa à transporter les précieuses provisions au chariot. Une partie fut salée, l'autre fut exposée à l'air, et les émanations, portées au loin par les vents, nous valurent pour la nuit la visite de quelques hyènes, comme aussi l'approche et les rugissements d'un lion, qui préféra rétrograder.

Le lundi 6, j'eus soin de me rendre de bonne heure à mon poste, dont je connaissais les avantages. Mes gens m'y rejoignirent ; mais comme, suivant leurs idées, la position était jugée mauvaise, ils préférèrent aller explorer un endroit éloigné, et, seul, je restai, attendant la levée de quelque belle tête. Il y avait une heure d'écoulée de-

puis mon arrivée; j'avais tiré trois coups, et deux têtes apparaissaient, soufflant le sang par leurs blessures. Je m'apprêtais à lâcher mon quatrième, lorsque quelque chose de gris vint monter à la surface. Ce ne pouvait être la tête d'un crocodile, la forme étant oblongue et arrondie. J'hésitai, j'attendis, et, pour éclaircir mes doutes, je me postai sur une élévation.

De là je vis clairement qu'un corps assez épais existait sous l'eau : seulement je craignais de fixer mon opinion sans toute certitude. Je laissai s'écouler quelques minutes de plus, et le corps, durant cet intervalle, tendant toujours à se lever davantage, je restai persuadé que le premier hippopotame auquel j'avais envoyé mon coup avait disparu mort instantanément. C'était lui, en effet, qui revenait flottant près de la surface; je ne pouvais m'y méprendre.

Mais seul je n'étais capable de rien; il me fallait mon monde. Je ne savais, à dire vrai, où il s'était porté, et, à défaut de signal convenu, j'eus recours à mon fusil double, dont je tirai huit coups successifs à intervalles égaux. La répercussion du son étant immense dans ces localités, il était impossible que mon appel ne fût pas entendu. Plus d'une heure s'était écoulée sans que je visse rien venir. Le temps m'était long; je pestais, et pour faire diversion à ma mauvaise humeur, comme aussi pour hâter mes gens, je pris le parti de les chercher. Mais, comme il arrive presque toujours en pareil cas, je ne rencontrai

personne, et lorsque je revins, je trouvai mes bastaards qui m'avaient croisé dans les bois, sans que je les eusse aperçus. Ils dormaient à l'ombre, les fainéants, espérant esquiver ainsi la corvée qui les attendait, car je comptais préparer celui-ci.

Je les relevai vertement du péché de paresse ; et comme l'un d'eux m'objectait que l'hippopotame était au milieu du fleuve, entouré de crocodiles dont on apercevait les têtes ; que, les Cafres de Coudou, et Coudou lui-même, n'étant pas arrivés, il leur serait matériellement impossible de tenter quoi que ce fût pour retirer l'animal, je me hâtai de leur répondre que, puisqu'ils craignaient tant pour leur peau basanée, je me chargeais d'y aller moi-même dans le seul but de leur prouver qu'ils étaient des poltrons.

La fin de mon discours leur fit grand plaisir ; ils se voyaient exempts de la mission qui offrait quelque danger. Je m'en aperçus, et dépêchai le plus vieux vers les wagons pour m'en rapporter toutes les *os-riem*, courroies à bœuf ; en même temps, je mis les autres en quête de grosses branches sèches gisant sur le sol ; et pour activer le travail par l'exemple, je me mis moi-même à l'œuvre, ruminant mon projet.

La question de : « Maître, que voulez-vous faire ? » me fut posée à plus d'une reprise ; je me gardais d'y répondre, et quand tous les éléments furent réunis, je construisis mon radeau. Pour faire échouer ma tentative, et

rire ensuite de moi, Pieter m'avait apporté du bois spongieux qui ne flottait que pour un temps. Je lui en envoyai sur la tête. Un quart d'heure ensuite, j'en avais d'une meilleure qualité, réunissant les conditions voulues.

Plongé dans l'eau jusqu'aux aisselles, narguant les crocodiles dont mes gens avaient peur, dix minutes me suffirent pour consolider la construction la plus simple. J'avais une ligne d'amarre, je me fis une gaffe, et trouvai moyen de chambrer mon fusil à une hauteur suffisante; une hache, posée sous la main, devait me servir dans le cas qu'un crocodile tenterait de me happer. Mes hommes s'étonnaient beaucoup de ma résolution dans cette circonstance, de mon activité et de ma semi-réussite. Je voulais Piet avec moi pour crocher l'hippopotame et nous y tenir bon; car il m'importait essentiellement de ne pas le dépasser par l'action du courant.

Ce service lui répugnait beaucoup; enfin il fit mine de vouloir obéir, et quand je poussai au large, il dégagea son genou posé sur le radeau pour reprendre terre, son élément à lui, disait-il, sur lequel il n'était certes pas plus brave qu'ailleurs. Je poussai de fond pour gagner le milieu du courant, et lorsque je jugeai l'avoir atteint, je laissai simplement dériver. A vrai dire mon radeau coulait par absorption; j'avais de l'eau jusqu'à la ceinture, et néanmoins les crocodiles s'éloignèrent à mon approche. Il n'y avait d'autre désagrément qu'une navigation semi-sous-marine.

Sans trop de peine, sans même recourir à ma gaffe, je réussis à me maintenir contre l'effort du courant et à saisir la queue de l'hippopotame, autour de laquelle je fis un tour mort et deux demi-clefs, l'autre bout de la ligne restant amarré au corps du radeau. Je coupai le courant pour rejoindre la rive, et alors mes gens, qui, ne comprenant pas mon mode d'agir, s'attendaient à me voir ramener mon énorme animal, soit par la queue, soit par le pied, sans autre secours que celui de mes mains; mes gens, dis-je, poussèrent des éclats de rire. Suivant eux, ne réussissant pas assurément, je devais reconnaître mes torts, et déjà ils composaient leurs phrases pour mieux me faire sentir ma défaite.

Mais me voici mettant pied à terre et, d'un air assuré, tendant la ligne et remuant l'hippopotame, qu'insensiblement j'amenais vers eux. Alors plus de rire de leur part; stupéfaction complète, silence absolu. Je ne dirai pas les mots dont je me servis pour les forcer à se mettre à l'eau, ceux-là n'appartiennent qu'au vocabulaire africano-hollandais. Toujours est-il que j'avais tout droit de les faire aller à ma guise; et, fort de ma supériorité que je venais de leur prouver, je parvins à faire rouler comme une barrique mon amphibie, sur lequel je pratiquai les incisions principales, et dont la peau fut enlevée en moins d'une heure, grâce à mes paroles stimulantes, auxquelles mes insolents bastards ne trouvèrent rien à répondre.

C'était une grande femelle de parfaite condition, mais

dont la chair présentait trop de résistance. Deux espèces de parasites s'étaient attachées à elle : les tiques dans les oreilles, les sangsues vers l'anus ; la peau était d'une pesanteur telle, que 6 hommes eurent grand'peine à la traîner à 40 pas du bord de l'eau.

Le mardi 7, je comptais sur l'assistance de tout mon monde : leur engagement était tel. Mais c'eût été dommage de ne pas trouver le temps de saler le gras que je leur abandonnais. Elias et Piet se dirent malades ; un seul, le vieux David, bastard d'origine malaise, consentit à m'aider ; un jeune Cafre vint aussi, et toute une journée ne suffit pas à enlever les muscles restés adhérents. Heureusement qu'alors arrivèrent les Cafres de Coudou que j'employai à porter la dépouille à 20 pas de là, sur de larges pierres, où je me proposai de la faire sécher.

Les jours suivants, tout à ma besogne difficile, je ne trouvai pas un instant pour me livrer à la chasse de ces animaux, d'autant que par mes feux de la nuit ils avaient quitté le *Zée-Koe-Gat* (fosse aux hippopotames) voisin ; car, pour sauver cette énorme peau de la dent des hyènes, qui ne respectent rien, j'avais dû y faire apporter mon matelas, afin de veiller sur elle.

J'avais traité tout d'abord à l'alun le côté de l'épiderme qu'il m'importait surtout de conserver intact. Je croyais le succès certain ; mais, par suite d'un orage épouvantable, cet épiderme s'éleva sur plusieurs points, je dus redoubler d'efforts.

Durant cet orage nocturne, que je ne saurais dépeindre, nous n'avions pour tout abri que la toile de ma tente, qu'à la hâte nous venions d'étendre à plat sur une branche horizontale ; sous elle, assis tels que des brames, revêtus de nos couvertures de laine comme d'un burnous, nous osions espérer qu'il serait de peu de durée.

Toutefois il n'en fut pas ainsi : la pluie tombait intense et serrée : c'était une pluie de hallebardes, comme disent les marins. En moins d'une minute elle eut tout traversé ; notre double toile d'abri faisait l'effet d'un entonnoir. Notre grand feu fut éteint ; les moindres rigoles descendant de la montagne se transformèrent en rapides ruisseaux qui, entraînant vers le fleuve nos objets, menaçaient de nous y porter nous-mêmes. Pour comble de malheur, nos fusils, cubliés, furent rapportés remplis d'eau jusqu'à la gueule.

L'instant d'après, à ces torrents d'eau vint se mêler le feu du ciel : c'étaient des décharges dont la commotion nous faisait bondir le cœur. Un arbre énorme fut brisé à 120 pas de nous, et nous-mêmes nous étions restés au pied d'un des plus forts, qui, servant de conducteur, pouvait l'attirer sur nos têtes.

Dans ces combats que se livrent les éléments, les grands carnassiers ont beau jeu ; il fait bon pour eux de pêcher en eau trouble. Profitant de la confusion générale, de la crainte surtout qui fait que chaque herbivore se tient blotti, ils approchent sans peine et saisissent leur proie

distracte par le bruit. Jamais ils ne sont plus hardis qu'alors ; le lion, la panthère et la hyène mêlent leurs voix au bruit du tonnerre, passent près de l'homme pour saisir les bœufs attachés aux roues, et souvent réussissent dans leur tentative audacieuse.

Aussi eûmes-nous toute la nuit l'affreux concert de leurs voix, auxquelles nos fusils étaient incapables de répondre ; à 50 pas de nous, hurlait l'ignoble hyène ; en deçà groumait la panthère ; et tout proche, à 15 pas, vingt crocodiles, déchirant le cadavre, faisaient entendre dans les entr'actes le plick-ploch de l'eau. Armés comme de coutume, nous n'eussions pas même songé au voisinage de ces bêtes ; mais cette fois nous étions obligés de reconnaître notre infériorité : n'ayant que nos couteaux de poche pour nous défendre en cas d'attaque, autant vaut dire que nous n'avions rien. L'orage pouvait avoir pour nous de funestes conséquences : cependant mes gens et moi nous en fûmes quittes pour un grelottement.

Bientôt le jour fut annoncé par une teinte blafarde s'étendant vers l'est. La pluie n'avait pas discontinué, la panthère groumait encore. Quoi qu'il en soit, nous espérions que le lever du soleil changerait la face des choses. En effet, l'astre monta bientôt sur l'horizon, et par la chaleur précoce de ses rayons il nous présagea un nouvel orage pour l'après-midi, en même temps qu'il redoublait mes craintes pour l'objet de mes soins. La peau séchait tant bien que mal, je n'étais pas maître de la température ;

force m'était d'accepter les chances bonnes ou mauvaises, telles qu'elles se présentaient, et ces chances, Dieu merci, se multipliaient étrangement.

Mes gens, constamment occupés à brûler ma poudre, finirent par tuer un hippopotame, qu'ils abandonnèrent aux Cafres à cause de sa maigreur. Le lendemain ils furent plus heureux : Elias traversa le crâne d'un énorme vieux mâle, probablement le grand-père du fleuve ; mais, sous prétexte que mon premier travail n'était pas terminé, qu'il me jugeait incapable d'en conduire deux à la fois, il viola ses promesses, ne m'en donna point avis, et permit qu'il fût instantanément dépecé. Trois jours ensuite, comme le sexe, la grosseur et la taille m'avaient été cachés, je me rendis machinalement au lieu où il gisait pour en prendre connaissance, et je fus fort étonné d'y trouver à terre la tête osseuse parfaitement nettoyée de tous muscles. C'était la plus grosse que j'eusse encore vue. Je m'enquis immédiatement d'Elias lui-même, afin de savoir ce qu'il prétendait en faire, et j'appris, à mon grand étonnement, qu'il la destinait à un amateur de Port-Natal. Décidément ces coquins-là me faisaient concurrence. Non contents des avantages offerts par moi, ils voulaient encore faire de l'histoire naturelle de pièces sur lesquelles j'avais plein droit. En deux mots je leur prouvai qu'ils avaient tort, et je leur témoignai tout mon mécontentement. Elias le reconnaissait ; Piet, lui, ne le voulait point ; et comme une plus longue contestation avec eux me répugnait, je pris

possession de la fameuse tête, assurant à Piet qu'un coup de fusil serait mon dernier argument.

Je regrette d'avoir à le dire : avec de telles gens, il n'est pas un seul autre bon moyen dans de semblables circonstances. Je l'avais dit, je l'eusse fait, et, sur un acte de ce genre commis à de certaines distances, le conseil de Pieters-Mauritz-Burg ne se fût pas reconnu compétent pour me juger. Il était de toute impossibilité d'obtenir justice en recourant à ce tribunal, des plus mal composés. Il fallait donc se la faire soi-même, bien que cette manière d'agir répugne à notre conscience.

Le 14, il s'agissait de transporter la peau à demi sèche de mon hippopotame jusqu'au point où étaient restés nos wagons. La chose n'était pas aisée. La distance n'était que de 2 milles à peine; mais il fallait gravir plus de 4,000 pieds de hauteur à travers des roches et des arbres entre lesquels le passage était trop étroit. Je ne pouvais songer non plus à la faire transporter par des hommes ni tirer parti du train de derrière de mon chariot, dont la largeur était un obstacle. Je fis venir un attelage de douze bœufs; puis un mimosa fut coupé au-dessous de l'insertion des branches, sur lesquelles la peau fut solidement fixée. Une chaîne rattachait le traîneau au trait principal. Le fouet n'avait plus qu'à jouer; mais ici, comme toujours, une fois tout disposé, commencèrent les objections de mes bastards. Les arbres, suivant eux, entravaient partout la marche; la nuit devait se faire avant que l'on pût attein-

dre le sommet. Il m'importait peu que ce fût ce jour-là ou un autre, mais je voulais qu'elle y fût amenée.

J'envoyai au-devant ouvrir le chemin en abattant les arbres qui l'obstruaient. Mes bastards étaient derrière les bœufs pour les faire marcher. Moi je me postai derrière mes bastards, aussi dans les mêmes vues, à peu près comme font les sergents russes derrière les soldats qu'ils stimulent de la canne. J'avais ma volonté forte et prouvée, et aussi mon fusil bien chargé, dont l'usage m'était devenu si familier que je le considérais comme une partie de moi-même. Enfin, après six heures d'efforts constants, tout avait réussi comme je l'avais espéré. Bœufs et gens étaient harassés de fatigue. Je leur accordai le repos nécessaire.

Peu avant notre départ des bords de la rivière, des Cafres amazoulous habitant l'autre rive avaient traversé le fleuve parmi de grosses pierres pour venir à nous. Ils étaient sept ou huit, et parmi eux quelques femmes. Leur corps à tous était décharné, d'un noir livide et d'un aspect repoussant. Ils nous dirent qu'ayant oui nos coups à une grande distance, ils étaient venus dans l'espoir de profiter de nos débris. La faim qui ronge avait seule pu les déterminer à cette démarche. Lors de la dernière guerre, leurs silos (nogoty) avaient été vidés, et, dénués du nécessaire, ils se voyaient réduits à chercher une misérable nourriture dans les bois. Ils comptaient bien trouver auprès de nous quelque aliment qui pût leur redonner de la force.

Les pauvres diables ne se trompaient pas, et j'eusse voulu pouvoir disposer en leur faveur d'une centaine de livres de la viande qu'avaient empaquetée mes gens. Par malheur, je n'y avais aucun droit, et je me vis dans la dure nécessité de ne pouvoir rien faire pour eux.

Alors ils s'informèrent du point où ils pourraient trouver les carcasses de nos quatre hippopotames. On le leur indiqua. Ils prirent de notre feu, s'y rendirent et rencontrèrent des os auxquels des lambeaux de chair déchirée par les hyènes restaient appendus, mais rares. Ça et là, sur la fange, piétinés par les vautours et souillés de leur fiente, étaient épars des débris de peau taillée par mes gens. A cette vue de dégoûtants objets, ils se lancèrent au plus vite. Les vautours s'envolèrent gorgés pour faire place à des hommes qui se rapprochaient tant d'eux par le besoin. Ces lambeaux furent à peine lavés, tant la faim est puissante, puis grillés, puis dévorés; les os, mis en bottes, furent ensuite chargés sur les épaules et portés au mouzi pour en extraire la graisse. J'eusse trouvé fort heureuse pour eux et pour moi leur visite une douzaine de jours plus tôt; car pour eux-mêmes ils fussent tombés dans l'abondance, et pour moi j'aurais eu leurs services, qui m'eussent été du plus grand secours.

A coup sûr, au bout de quatre jours de nourriture de ce genre, ces corps maigres eussent été restaurés jusqu'à devenir gras, tant leur tempérament est supérieur au nôtre; et à cet égard j'ai été témoin de plus d'un exemple où, en

trois ou quatre jours, des Cafres exténués de maigreur passaient à l'état d'embonpoint parfait par le seul effet de vivres substantiels. L'expliquera qui pourra. Pour ma part, je ne fais que narrer, et j'ai la réserve de me déclarer tout à fait incompétent en cette matière.

Le 16, nous avons pris position sur un point peu distant et situé plus bas. Le fleuve y était beaucoup plus large au lieu vulgairement nommé *Zée-Koe-Gat*, de sorte qu'en raison de cette cause, comme aussi de l'agitation des eaux produite par une brise assez forte, nous n'obtinmes aucun succès, et durant tout le jour nous n'eûmes d'autre épisode que la levée subite d'une panthère au bord opposé. Chassée de son gîte par le sifflement d'une balle ricochante, elle bondit, rebondit, et disparut au delà des roches qu'elle mit entre elle et nous.

Le 18, nous changeâmes encore de lieu, allant toujours plus bas. La journée étant trop avancée pour tirer les hippopotames, nous donnâmes la chasse aux riet-booken, qui, passablement farouches, ne se montrèrent qu'au nombre de trois, sans me donner la moindre espérance. Mes gens, de leur côté, ne furent pas plus heureux.

Le 19, nous n'eûmes pas plus de succès. Je blessai deux hippopotames; mes gens en blessèrent aussi plusieurs autres, et, de la façon dont nos coups avaient porté, nous restâmes convaincus que l'adresse n'avait pas manqué, mais que nos balles étaient trop peu résistantes, ce qui me décida à faire le sacrifice de toute ma vaisselle, vaisselle

de chasseur s'entend, vaisselle d'étain, quoique déjà je me sois qualifié de satrape.

Nous avions bien trouvé, tout en flânant, un hippopotame mort, arrêté sur un banc de pierre : c'était un jeune, gonflé de graisse et datant de deux jours ; il avait une balle devers l'œil ; mais, ignorant s'il était des nôtres, nous l'abandonnâmes à Coudou, qui se hâta d'en donner avis à son mouzi, peu distant. En moins de quelques heures, vingt femmes arrivèrent, qui se mirent à l'œuvre du dépècement de concert avec les hommes, qui séparaient les quartiers au moyen de leurs assagayes. Une heure fut à peine nécessaire pour l'achèvement de ce travail, et, par pièces et morceaux emballés dans la verdure, l'animal entier cheminait vers le mouzi, porté sur la tête de ces femmes, femmes robustes s'il en fut jamais.

Le 20, nous nous reposâmes. Le 24, j'adressai mon second coup à un hippopotame qui, ne faisant pas corps avec la troupe, se présentait mieux. La balle l'atteignit devant l'œil et lui fit souffler le sang. Je lui envoyai tout de suite quelques autres coups qui le forcèrent à chercher un asile, et peu après je le vis retiré dans une crique de l'autre bord dont il ne sortait plus. Il fallait le déloger de sa retraite, ou mieux encore aller l'y attaquer à la sourdine ; mais il y avait pour nous impossibilité de traverser l'eau chargés de nos fusils.

Sur ces entrefaites, je songeai à Coudou, homme superbe, d'une force herculéenne, qu'éclipsait encore son in-